

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 38

Artikel: Cendrillon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182886>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chez nous l'esprit militaire, dont chacun sait apprécier l'importance, même lorsqu'il s'agit d'appliquer cet art contre les animaux divagants.

Tout le monde fut content; on eut tellement de confiance dans les mesures prises, qu'un correspondant de la *Gazette de Lausanne* disait, entre autres, que si elles eussent été appliquées avant l'apparition de l'épizootie, qui avait du reste été prédite par les vétérinaires, on n'aurait pas eu à déplorer tant de malheurs.

Le correspondant de la *Gazette* a parfaitement raison; ses arguments sont sans réplique; car il est évident que si l'on avait abattu tout le bétail avant l'alpage, la péripneumonie n'aurait point éclaté sur les *Begnines*.

La prédiction de l'épizootie par les vétérinaires nous satisfait moins; nous laissons au Père Secchi le talent d'annoncer le passage d'une comète ou tel autre phénomène céleste, mais nous n'osons pas encore croire qu'il soit donné à la médecine vétérinaire d'annoncer 5 ou 6 mois à l'avance l'apparition de la péripneumonie.

Quoique l'emploi de la force militaire ait été fort utile dans cette campagne, nous croyons qu'elle aurait obtenu des résultats plus efficaces encore si nos chasseurs de gauche eussent porté l'épaulette; cet ornement donnait à l'homme quelque chose de plus ferme et de plus martial qui en aurait évidemment imposé davantage à certains animaux n'ayant pas la moindre notion de discipline. On raconte que des *modzons* ne se gênaient point de franchir la limite fatale en gambadant d'un air mutin à la barbe du soldat, et que des taureaux se permettaient de les regarder de travers en levant sottement la queue. Des officiers ont essayé de leur faire voir les étoiles; peine perdue. Nous le répétons, l'absence de l'épaulette y était pour beaucoup. Pourquoi les Allemands nous l'ont-ils enlevée?... Est-ce parce qu'elle rendait nos hommes plus carrés et que nos amis de Berne ne souffrent pas de concurrence? *That is the question.*

Enfin la campagne est terminée; nos chasseurs de gauche sont rentrés dans leurs foyers, heureux de se retrouver en compagnie d'une aimable épouse et de blonds enfants, après n'avoir vu pendant plusieurs semaines que des sapins, des corbeaux et des bêtes à cornes.

Cendrillon.

On donne depuis plusieurs jours au cirque Lüttgens, place de Montbenon, la pantomime de *Cendrillon*, qui fait courir tout Lausanne. L'affiche nous dit que la direction du cirque a dépensé 10,000 fr. pour monter cette pièce; nous n'avons pas vérifié le fait; mais ce chiffre nous paraît décidément trop éloquent. Il est vrai que la mise en scène est charmante; les tapis, les sièges de velours, les candélabres et les voitures de gala y sont largement représentés.

Les détails de ce petit drame, que nous avons

tous lu dans notre enfance, ne sont plus dans la mémoire des personnes de 30 à 60 ans, et le lendemain d'une soirée au cirque, nous avons vu plus d'un papa relire modestement les aventures de Cendrillon.

Hélas! cette littérature en vaut bien une autre; elle est certainement aussi saine, aussi édifiante que celle des colonnes du *Petit journal*, du *Figaro* et de tant d'autres publications dont la bohème parisienne inonde la France et un peu tous les pays.

Les principaux rôles de la pièce sont ceux de Cendrillon, de ses deux sœurs, du prince Charmant et de la sorcière. Quant aux figurants, recrutés parmi la gent enfantine de notre ville, ils sont fort nombreux, trop nombreux peut-être lorsqu'il s'agit d'assister aux entrées successives de ces couples de bambins, âgés de 5 à 9 ans, invités au bal de la cour.

Parmi ces figurants, au nombre de 70 à 80, tous élégamment costumés, on remarque les personnages suivants:

Guillaume Tell, avec son fils.

L'empereur d'Autriche.

L'empereur d'Allemagne.

Bismark.

Napoléon I^{er}.

John Bull, un Anglais fort amusant.

Le Shah de Perse, qui n'est pas encore rentré chez lui, paraît-il.

Enfin Garibaldi, qui assiste au bal, quoique perclus de rhumatismes.

Tous ces personnages s'abordent avec grandes révérences et se serrent cordialement la main. — Nous comprenons que Guillaume vienne donner une poignée de main à son ami Bismark, ce sont deux inséparables; mais que Guillaume Tell soit là en pays de connaissance et salue affectueusement l'empereur d'Autriche dont il a tué le bailli, cela ne se comprend guère. Il y a là des anachronismes et des situations que le metteur en scène ferait bien de corriger. — Au fond, chacun rit beaucoup, et Cendrillon ne manque jamais de faire passer une agréable soirée aux nombreux visiteurs de l'excellente troupe équestre de M. Lüttgens.

Mon cousin.

« Quand on n'a pas d'argent on ne peut parvenir à rien, dit Georges avec dépit. J'avais un projet de spéculation qui aurait fait honneur à un Lapanouze ou à un Rothschild; d'un pauvre diable comme moi, personne n'a voulu y faire attention. »

Nous étions trois amis réunis qui nous lamentions des rigueurs de la fortune, comme on se lamente cependant à vingt ans, entre camarades, dans une chambre où la fumée des cigares se mêle à la vapeur d'un bol de punch.

« Et moi, dit Albert, j'ai achevé un ouvrage qui ferait ma réputation, si je trouvais un libraire qui voulût risquer les frais d'impression. »

— J'ai demandé à mon chef, ajoutai-je pour faire chorus, d'augmenter mes appointements, après quatre années de service assidu; il m'a répondu qu'il trouverait pour six cents francs autant de commis comme moi qu'il en voudrait.

— Chers amis! s'écria Georges, quoique nous n'ayons, ni